COLLECTANEA ORIENTALIA
Nr. 2.

WŁADYSŁAW KOTWICZ

Contributions aux études altaïques

A—B.

WILNO 1932

Ex libris Jana Otrębskiego

CONTRIBUTIONS AUX ETUDES ALTAIQUES .

A.

LES TERMES CONCERNANT LE SERVICE DES RELAIS POSTAUX.

1. Dans les steppes illimitées de l'Asie Centrale, les nomades créèrent à plus d'une reprise de puissants empires, pourvus d'une organisation régulière et solide. On s'y préoccupait avec une sollicitude toute particulière d'assurer les moyens rapides et infaillibles d'expédier aux confins les plus éloignés les messages officiels, militaires pour la plupart, et de transporter d'une place à l'autre les personnes au service du pouvoir. C'est pourquoi les steppes étaient traversées dans les directions les plus importantes par des voies de communication, le long desquelles l'on entretenait des relais postaux. Lorsque, après la chute d'un État, il en surgissait un nouveau, aussitôt un nouveau réseau postal se formait, s'organisant à peu près dans les cadres du précédent. C'est dans ces conditions qu'une terminologie postale y fut créée et consolidée. Passant d'un État à un autre, indépendamment même de la nation qui détenait le pouvoir au moment donné, et ne subissant parfois que de légers changements de forme ou de sens, cette terminologie, intimement liée au service de la steppe, a conservé jusqu'à ces derniers temps de très anciens éléments altaiques.

Au XIIIe et au XIVe siècle, grâce aux circonstances singulières dans lesquelles se développa la domination des Mongols, leur service de relais postaux s'imposa à la plus grande partie du monde contemporain. Il éveilla l'intérêt des écrivains des pays les plus éloignés d'Europe et d'Asie. Les Mongols eux-mêmes in-

sérèrent une note d'information concise, mais substantielle, sur l'organisation de ce service, dans la chronique de 1240 (Histoire secrète des Mongols, §§.279 - 281) et plus tard, une description plus détaillée fut préparée pour l'encyclopédie King-che ta-tien, description qui s'est conservée, bien qu'en manuscrit jamais publié, jusqu'à nos jours.1). Il doit y avoir aussi de nombreux renseignements dans l'histoire des Mongols Yuan che, et spécialement dans le recueil de lois Yuan tien-tchang 2).

Après la chute de l'empire mongol, cette organisation postale dut s'effondrer aussi, mais il en survécut certains débris qui durèrent jusqu'au moment où ils se trouvèrent recueillis dans le code des lois de

---

1) T'oung Pao, XXVI (1929), 182.

2) Dans le T'oung Pao, XXVIII (1931), pp.380 et 491-492, M. Pelliot publie d'intéressantes informations sur les manuscrits et les éditions imprimées du code Yuan tien-tchang, qui est de première importance pour les recherches sur l'organisation de l'empire mongol. Notons ici cependant que, outre le manuscrit de ce code déposé à la bibliothèque de Cambridge, il en existe encore en Europe un exemplaire à Leningrad. P.S. Popow, qui fut pendant longtemps drogman à la Légation russe de Pékin, obtint (probablement par l'intermédiaire de l'archimandrite Palladius) un exemplaire manuscrit, croyons-nous, du code qu'il dénomme Yuan-tch'ao tien-tchang. Popow en communiqua un compte-rendu assez étendu aux Zapiski, XVII, 0150-0163, dans un article intitulé : „Yasa Čingis Khana i ułożenie mongolskoi dinastii Yuan čao dan čžan". Après la mort de Popow, la bibliothèque de l'Université de Petrograd prit possession de ses collections chinoises, et c'est là que doit se trouver l'exemplaire de l'ouvrage en question.

1640, où nous rencontrons un chapitre spécial, consacré aux moyens de communication. 1)

Quand les Mandchous eurent conquis la Mongolie et les autres pays au delà de la Grande Muraille, ils y organisèrent leur service de relais postaux sur les mêmes bases que le système mongol. Les détails en sont consignés dans le règlement de Li-fan-yuan, publié en trois langues : mandchoue, mongole et chinoise. 2)

Dans ces conditions, il a été possible d'étudier de près la terminologie postale mongole et mandchoue. Aussi s'en est-on occupé plus d'une fois, surtout en ce qui concernait certains mots. Mais c'est dans ces dernières années qu'on a fait le plus de progrès sur ce terrain, depuis que s'y sont intéressés de savants connaisseurs des choses de l'Asie centrale, tels que M.P. Pelliot et V.Vladimircow. 3). On a pu élucider ainsi de nombreuses questions liées à cette terminologie. Mais ces questions en suscitent de nouvelles, non sans importance pour les études altaïques. C'est ce qui nous détermine à formuler quelques observations qui, croyons-nous, ne seront pas superflues.

----

1) K.Gołstunski, Mongoło-oiratskie zakonï 1640 g., 5-6, 39-40, 105-106, 110.

2) T'oung Pao, XXVII (1930), 178.

3) B.Vladimircov, Notes sur les textes turcs anciens et vieux-mongols (CRAS-B, 1929, 290-294); P.Pelliot, Sur yam ou Zam, "relais postal", (T'P, XXVII, 1930, N.2-3, 192-195) et autres.

Mo. ǰam, turc jam, ma. ǵamun.

2. Vladimircov[1] émet la supposition, que le mot ǰam ne s'est introduit chez les Mongols que lors de leur domination, passant de chez eux, chez les Turcs sous la forme de jam, pour se répandre ensuite sous ces deux formes dans toutes les possessions mongoles. A cette époque, il voulait dire : "relais postal"; plus tard, après la chute de l'empire, il demeura chez quelques tribus mongoles, avec le sens nouveau de "route".

M.Pelliot accepte bien, en partie, ces explications, tout en rappelant que, déjà en 1900, M.Shiratori avait constaté que ce terme était déjà connu au temps de la dynastie des Wei.[2] Le signe chinois hien, usité pour rendre ce terme, aurait été prononcé en ce temps, selon M.Karlgren, * ɣam, mais M.Pelliot suppose que, dans la transcription des mots altaiques, ɣ représentait simplement une sorte d'alif, et,qu'en pratique, il ne se prononçait pas ; mais qu'en revanche, déjà vers l'an 500 de notre ère, il existait entre ɣ et a un élément palatal, que le système de M.Karlgren néglige.

L'interprétation de M.Pelliot présente de grands avantages, et il serait désirable que les sinologues dirigeassent leur attention sur le problème qu'il pose, celui-ci ayant une grande importance pour retrouver l'ancienne prononciation des vocables altaïques. C'est

----

1) Vladimircov, op.cit., 294.

2) M.Pelliot,(T'P, XXVII, 192-195 , cf.ibid. 356) s'en réfère à la brochure de M.Shiratori : „Ueber die Sprache des Hiung-nu-Stammes und der Tung-hu-Stämme, publié à Tokio en 1900. Cette brochure,je ne la possède pas, mais M.Shiratori avait présenté son travail, dès le 16 novembre 1899, à l'Académie des Sciences de St-Pétersbourg, qui le fit paraître dans son Bulletin de 1902, septembre, T.XVII,N° 2. Dans cette édition il est question du mot ǰam, p.015-017.M.B.Munkácsi a donné un compte-rendu étendu du travail de M.Shiratori dans le KSz. IV (1903), 240-253.

donc bien à propos que M.Dragunov vient de confronter l'ancienne prononciation chinoise avec la vieille langue mandarine des XIIIe et XIVe s.; seulement, il a négligé de conclure, comme il semblait inévitable d'après ses propres observations, que les anciennes syllabes *ɣa et *ɣam (dans la prononciation de M.Karlgren), qui correspondent à xia et xiam des XIIIe et XIVe s., se prononçaient en réalité ɣia et ɣiam. 1)

Dans notre cas, ce qui complique la question, c'est qu'il faudrait vérifier si l'on peut, en effet, omettre la gutturale initiale, pour la remplacer, en quelque mesure, par un élément palatal. M.Pelliot n'avait en vue que les deux formes : turc. ǰam et mo. ǯam, qui ne présentent pas de gutturale, mais la langue mandchoue a encore conservé, comme l'a signalé en 1924 M. W.Bang, 2) une troisième forme: ǵamun (gijamun), qui a passé chez les Dahours (ǵamun ~ ǵamin 3), avec le sens de station postale et qui semble avoir été déjà connu des Khitans: 4). Cette forme présente une gutturale palatalisée. M.Bang parait croire que c'est là une forme dérivée de ǯam et fait intervenir dans ce but la forme intermédiaire *ďam. Il serait malaisé d'exclure *ǵam < *ďam ; néanmoins, ce qui s'oppose à cette hypothèse, c'est le fait que les formes ǰam et ǯam concordent parfaitement avec la phonétique mandchoue et, qu'en cas d'emprunt, le mandchou n'aurait nul besoin de modifica-

----

1) A.Dragunov, The h/Phags-pa Script and Ancient Mandarin (Bull.Ac.Sc., Leningrad, cl.human., 1930, N.9, 632-636.

2) W.Bang, Turkisches Lehngut im Mandschurischen. (Ung.Jahrb., IV, H.1, p.19).

3) Ivanowski, Mangiurica, I, 52, 68, 71. Probablement ce sont ǵamun ~ ǵamin qu'on doit substituer aux formes dahur gamin et jučen ko-man, qui sont citées par M.Shiratori et, d'après lui, par M.Pelliot. (P.Pelliot, Les mots mongols dans le Korye Să, JA.-Oct.-Déc. 1930, 264).

4) Liao che yu kie, chap.II, I^{v} : kien-mou wo-lou-to = ǵamu ordo "bureau de poste".

tion. D'ailleurs, l'évolution devrait procéder plutôt dans le sens : *gam > *d'am > ǯam > ~ jam, et non en sens contraire.[1] L'origine énigmatique de gamun ne s'expliquerait, apparemment, qu'en supposant qu'il provient d'une forme plus ancienne, à savoir *gam[2] et que, loin d'être une variante dérivée de jam et ǯam, il est avec eux plutôt sur pied d'égalité, ou peut-être même plus ancien. A l'appui de cette hypothèse, nous avons précisément le fait qu'aussi bien *gamun (ou, effectivement, *gam) que le γam des Wei possèdent chacun, une gutturale initiale. Si, de plus, nous admettons, comme le devine M.Pelliot et comme il semble résulter des recherches de M.Dragunov, que le signe chinois hien se prononçait, au temps de Wei, non pas γam, mais bien γiam,[3] les deux formes apparaissent presque identiques.

Mais supposons même que M.Karlgren n'ait pas commis d'erreur, en attribuant au signe hien l'ancienne prononciation *γam, sans nul élément palatal, et que ainsi se prononçait au temps des Wei le mot altaique qui signifiait "relais postal". Ceci étant admis, de-

----

1) S'il était possible de prendre en considération, dans ce cas, la forme d'am, elle témoignerait plutôt en faveur de l'origine chinoise de ce vocable, le signe chinois tchan "station", se prononçant naguère t'am, soit d'am (selon M.Karlgren); mais M.Pelliot semble ne pas admettre la possibilité de cette origine (JA, Mars-avril, 1913, 456). M.Schmidt également n'a pas rangé gamun parmi les éléments chinois du mandchou (v.Asia Major, VIII, 247).

2) Quant à ce qu'il en est de la finale -un, la langue mandchoue en a pourvu toute une série de vocables monosyllabiques, empruntés à d'autres langues, pour soutenir la dernière consonne, par ex.: no-un, kem-un, del-un, ǯam-un.

3) Cf. Dragunov, ibid, № 10, p. 785, № 192.

mandons-nous, si les variantes ultérieures : gamun, jam et žam, de nous connues, auraient pu dériver de cette forme ? Oui, croyons-nous pouvoir affirmer.

L'on connait bien, sur le terrain altaique, les alternances : γ ~ j, ainsi que : j ~ ž ; on les retrouve le... plus fréquemment dans la langue mongole, et Vladimircov leur prête une attention toute particulière dans sa Grammaire mongole comparée.[1] D'autre part j'ai cherché à en démontrer l'existence dans les idiomes tongous, spécialement dans les mots empruntés au mongol ; on peut même y rencontrer l'intéressante évolution : γ > g > j > ž.[2]

Mais voici que nous nous heurtons à une difficulté sérieuse. Ces variantes du γ, nous les voyons pour la plupart au milieu du mot ou au commencement du suffixe, tandis que ce qui nous préoccupe, c'est le commencement du mot. Peut-être toutefois n'est-il pas impossible de les trouver aussi à cette place.

La langue mandchoue contient les mots : giru- et jertu-, "avoir honte" (racine gir- ~ jer-) ; gan, jargan, "justice, vérité", ja-ža, "véritablement" (racine ga- ~ ja-). D'autre part, le mot ma. gamun correspond en gold et en olča à jamu. Et c'est grâce précisément à cette alternance, que nous avons dans ces idiomes les deux formes gam-(un) et jam-(u), pour le terme en question.

Mo. žida (buriat žada, cf. polonais dzida) possède de curieux corrélatifs : en turc, žida ~ jida, ce qui constitue un emprunt au mongol,[3] et dans les langues tongous, gida ~ geda. Cette dernière forme, nous la rencontrons aussi bien dans les dialectes tongous méridionaux, sans excepter le mandchou et le jučen, que dans ceux du nord. M. Schmidt attribue une origine chinoise[4]

---

1) Vladimircov, Gramm. 200-284, 368; voir aussi A. Rudnev, Xori-Buriat, § 45, et N. Poppe, Alar, I, 26 et 57.
2) Contributions, III, 100-104 (RO VII, 229, 233).
3) Pelliot, T'P. XXVII, 270-273; Bang, Ung. Jahrb. IV, 19, n. 1.
4) Voyez ses publications dans les Acta Universitatis Latviensis (1923-1928) et dans l'Asia Major (VIII, 1932, 342).

à la forme tongouse (<* giat); toutefois , du fait que ce mot est si généralement répandu chez les Tongous, il est permis de présumer que la forme tongouse est peut-être plus ancienne que la forme mongole.

On peut supposer ensuite que les mots : mo. jerü (kalm. jir) "en général", turc jämä, j(ä)mä, jimä "alle, ganz, auch, doch", 1) ma. gemu "tous, en général" ont une racine commune.

Enfin M.Pelliot conjecture une alternance analogue: ǯ ~ g, ou même : j ~ ž ~ g, dans les noms : Kitan yao (?), mo. ǯujin ~ gūjin. 2). Il relève aussi l'alternance j ~ g dans le turc jana (jänä) ~ gänä "à nouveau". 3)

Nous voici donc autorisés, semble-t-il, à nous imaginer l'évolution suivante des formes de notre vocable: au temps des Wei, la forme*γam, ou γiam pouvait exister ; plus tard, l'une après l'autre, ou peut-être simultanément, dérivèrent de celle-ci les formes ǵam et jam ; la première demeura dans les dialectes du type mandchou, qui possédaient des consonnes explosives palatalisées ; la seconde fut adoptée par le reste du monde altaïque où, à quelques exceptions près, ces consonnes n'existaient point ; elle y revêtit avec le temps, chez les Mongols, la forme ǯam. En tout cas, ce mot paraît s'être répandu de très bonne heure, peut-être même sous la dynastie des Wei, parmi tous les peuples altaïques, pareillement à ce qui eut lieu plus tard, au temps des Mongols au XIIIe et au XIVe ss.

3. Vladimircov était bien d'avis que le mot ǯam chez les Mongols n'apparaît qu'au XIIIe s., mais il ne s'est pas prononcé sur son origine. M.Pelliot, par contre, le considère comme "un des mots altaïques attestés le plus anciennement". Fidèle à son opinion générale, que les

----

1) Brockelmann, Mittelturkischer Wortschatz, 85,00 ; Radloff, Wb., III, 388; Bang-Gabain, Analytischer Index, 57, et autres.
2) T'P, XXVI, 128-129.
3) Ibid, XXVII, 297, 353.

Wei n'étaient pas une dynastie tongouse, mais turque ou peut-être mongole, plutôt turque cependant; M.Pelliot hésite sur l'origine à attribuer au mot ǯam ~ jam, - turque ou mongole. [1] Ce qui complique la question, c'est la forme mandchoue ǵamun, dont il faut tenir compte, sans préjuger pour cela en faveur d'une origine tongouse. Ceci ressort de ce que nous ignorons presque complètement la phonétique des anciennes langues altaïques.

En ce qui concerne l'étymologie du terme ǯam ~ jam ~ ǵamun, et ce qu'il y a de remarquable, c'est, qu'à première vue, il semble être presque tout à fait isolé dans les idiomes en question et même ne posséder que peu de mots dérivés. En est-il réellement ainsi ?

En observant ǯam ~ jam, on a accroché par hasard, en passant, les deux vocables mongols : ǯaγura (Vladimircov [2]) et ǯabsar (M.Pelliot [3]), rapprochés non seulement au point de vue phonétique, mais aussi par leur sens, tous deux signifiant primitivement "intervalle". La langue mongole possède, en outre, encore deux mots de son et de sens pareils. Le fait est que c'est là une question intéressante et qui mérite d'être approfondie.

----

1) T'oung Pao, XXVII, 195. Comparer cependant ce que dit V.Barthold dans l'Encyclopédie de l'Islam, III, 948. Il s'est peut-être trop avancé dans l'interprétation des paroles de M.Pelliot, énoncées (mais non encore publiées) à une autre occasion, en 1925. Le glossaire des Sien-pi, auquel s'est référé M.Pelliot, est évidemment le recueil des termes de la dynastie Wei, inséré au chapitre 57 de Nan-tsi-chou. (voy.au dessous, p. 14) et publié par M.Shiratori dans son travail Ueber die Hiung-nu Stämme (voy.plus haut p. 4)

2) C R A S - B, 1929, 293.

3) T'P, XXVII, 193.

ǯab   mo. ǯab "loisir, occasion", ǯabsar "intervalle",

ǯabdu- "avoir loisir, occasion, préparer"

ǯabta "loisir ;

ma ǯabdu- "avoir loisir, réussir" ;

uiɣur ǯabduzun "préparer (qu'on prépare)"[1]

---

1) Ce mot, nous le trouvons dans le vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Interprètes. Klaproth l'a lu dschabdusum, et l'a traduit "Vorbereitung, Bereitung". M.Pelliot (T'P, XXVII, 353) a parfaitement raison d'en corriger le sens en "qu'on"prépare", et la prononciation, en ǯabduzun ; mais il fait observer en même temps qu'une double erreur a été commise dans ce vocabulaire, car on y a omis la lettre r, aussi bien en écriture ouigoure que dans la transcription phonétique chinoise, et que ce devait être : ǯabdurzun, pour le turc : japtursun. Mais on ne peut pas être très sûr que cette double erreur existe réellement. On pourrait se demander plutôt, si ce n'est pas là un de ces mongolismes, comme il y en a tant dans ce dictionnaire. C'est-à-dire que le verbe mongol ǯabdu- a pu être adopté par les Ouigours, comme il l'avait été par les Mandchous, pour obtenir ensuite une désinence ouigoure, indépendamment des verbes de même racine, qui existaient dans les dialectes turcs, depuis des temps plus anciens.

*ǰaγa- mo. ǰaγa "palissade, grillage", ǰiγaγ "lisière (en russe meža, c'est-à-dire "intervalle entre deux champs voisins") ;

kalm zāγ[1] (< mo ǰaγaγ) "intervalle" ;

ma. ǰaqa "intervalle", ǰaqana- "intervalle, s'ouvre".

*ǰaγu- mo. ǰaγura "entre, dans l'intervalle"[2],

ǰaγuritu, ǰaγurma etc. ;

On peut se rappeler aussi

ma. ǰuγun "route", jučen des Ming tchou-wou (*ǰu'u), mais, pour le moment, avec toutes réseves.

ǰaj mo. ǰaj "intervalle, espace, loisir", ǰajitaj "ayant espace, intervalle, occasion",

ǰajiła- "s'éloigner, éviter",

ǰajiski- "s'écarter, faire place" ;

kalm. zā (mo. ǰaj) "intervalle" ;

ma. ǰajiła- "s'éloigner".

----

1) Je saisis l'occasion de corriger une faute d'impression dans l'article de M.Ramstedt, Mongolische Briefe aus Idiqut-Schähri bei Turfan (SBAW, Berlin, 1909, XXXII.). A la page 842, au lieu de zaklū "dazwischen", lisez zāktu.

2) Vladimircov (Gramm. 414) considérait évidemment mo. ǰaγura comme le locatif du thème ǰaγur "route". Mais l'on n'a pas constaté, en mongol, de substantif pareil, bien que le thème ǰaγur- existe dans

Les thèmes ou racine énumérées ci-dessus : žab, žaɣa, *žaɣu, žaj commencent tous de même par ža- et signifient tous "intervalle", que ce soit en rapport avec le lieu ou le temps. Mais à y regarder attentivement, les désinences : -b, -ɣu, -ɣa, -j semblent proches les unes des autres aussi phonétiquement, les changements b, ɣ, j étant bien connus dans les idiomes mongols [1]. Il n'est donc pas impossible que nous n'ayons ici que les variantes d'une seule et même racine. Cette racine était, de toute évidence, copieusement appliquée, chacune de ses variantes possédant beaucoup de mots dérivés.

Quant au côté sémantique, primitivement žam pouvait signifier, ainsi que les autres mots précités, "intervalle". C'en qu'en organisant la communication portale à travers les steppes, où il n'y a point de routes proprement dites, ce qu'il fallait, c'était assurer le relayement à certaines distances, où l'on établissait des stations pour les chevaux de rechange et autres bêtes de somme. Aussi dans la phase initiale, žam ~ jam pouvait désigner les distances entre les points fixes où l'on relayait les chevaux, plus tard, ces points mêmes, et, finalement, la ligne de communication tout entière, y compris les points de relais et les intervalles intermédiaires.

Je n'avance ces idées que comme simple hypothèse, et cela parce que les sinologues ne semblent pas disposés à attribuer au mot jam ~ gam, une origine chinoise.[2]

---

plusieurs mots dérivés. Personnellement, je suis porté à considérer la finale -ra, comme une désinence adverbiale de lieu, qui apparait à côté de ~~-na~~ (dotura ~ dotina, umara || emüne).

1) Cf. Vladimircov, Gramm, 414.
2) ~~Cf. ...~~ Cf. supra p. 6, n. 1.

Wei fou-tchou, mo. örtege, ma. furdan.

4. Dans son article (p.294), Vladimircov ne fait que constater brièvement que, lors de la dynastie mandchoue, le mot ǯam, qui désignait chez les Mongols les stations postales, se trouve remplacer par le mot örtege.[1] En même temps, dans un autre travail [2] il cite encore, d'après le dictionnaire de Radloff, la forme turque örtan , usitée en Asie Centrale (tar.dsch.O T.) et que connut aussi M.Pelliot en Turkestan chinois.[3] A part cela, Katanov constate chez les Uriangkhais l'existence de la forme örtāl, qu'il tient pour empruntée au mongol,[4] mais sans expliquer la provenance de l'l final.

Quant à l'origine d'örtege, Vladimircov s'en réfère à M.Ramstedt, qui met en regard le kalmouk örtā,"être saillant", avec le turc ör-,"éminence".[5] En suivant cette direction, il faudrait encore y faire rentrer le mo. ergii ~ orgu-, le kalm. örgö-, "élever, soulever",

----

1) Ce mot est connu des Bouriates aussi (Vocabulaire de Podgorb nski, pp.236, 293); les Kalmouks par contre n'en ont qu'une faible idée. Le Kalmouk Bazā-bakši en donne, dans la description de son voyage publiée par A.Podnéyev, la définition insuffisante que voici: örtō gegči ułā baridak ułusin moňgoł neren-, „örtā est le nom mongol de ceux qui entretiennent des ułā (chevaux de poste).
2) Gramm. 241.
3) T'P.,XXVII, 193.
4) Katanov, Opit, 150, 180, 983, 1207; f.Radloff, Proben, IX.
5) JSFOu, XXVIII, (1912), 46.

mais toute cette étymologie semble manquer de raison d'être, les stations mongoles se trouvant en majeure partie sur des plaines [illegible] et non sur des hauteurs. Puis, il y a d'autres mots encore dont il faut tenir compte. Le dictionnaire de Kowalewski note : örte- "fournir les chevaux de poste"; ger örtü-, "dresser une tente". Gołstunski, dans son vocabulaire (I,266) a inscrit, au lieu de ger örtü, bülük (bułuk) örte, "dresser une cible".

Nous avons ainsi le choix entre deux radicaux ou thèmes : ör- et örte- (~ örtü-), basés sur des données contemporaines. Mais, sur ce point également, les recherches peuvent remonter fort loin en arrière, jusqu'à l'époque des Wei.

Au chapitre 57 du Nan ts'i chou, comme nous l'apprennent MM. Shiratori [1] et Pelliot [2], l'on trouve, présentés dans la langue des Wei, deux termes différents, relatifs au service des relais postaux:

a) Selon M.Shiratori, ham (yen) -chên, "der Mann", welcher in allen Provinzen, wohin er reist, Postpferde benutzt", et, selon M.Pelliot, hien-tchen, "les gens des relais postaux dans les provinces sont appelés hien-tchen".

b) Selon Shiratori, fuh-chu -chên, "niedriger Mann, welcher Postpferde benutzt", et selon M.Pelliot : fou-tou-tchen [3], "valets du service de relais postaux".

Les deux auteurs sont d'accord pour découvrir, dans le premier terme, le vocable ʒam, comme il en a été déjà question plus haut. Mais le second terme demeure inexpliqué, M.Pelliot écartant très justement l'étymologie avancée par M.Shiratori, mais ne commentant lui-même, dans une note assez longue, que la valeur phonétique du terme.

---

1) Shiratori, op.cit., 017.

2) Pelliot, JA, Avril-Juin 1925, 255.

3) Le mot fou-tou-tchen est répété dans l'article de M.Pelliot trois fois, probablement par inadvertance, au lieu de fou-tchou-tchen.

En tant que les gloses chinoises nous permettent d'en juger et malgré certaines différences entre les traductions de nos deux auteurs, ces termes désignaient l'un et l'autre des hommes employés au service des stations postales; mais, tandis que le second paraît avoir joui d'une acception générale, le premier n'était usité que dans les provinces. Ce commentaire, il est vrai, n'explique pas grand' chose, mais il fait présumer dans fou-tchou, ainsi que dans hien le sens de "relais postal". C'est ce qui [1], déjà en 1927, me suggéra la supposition que, sous la transcription chinoise fou-tchou-(tchen), pouvait se dissimuler le mot mongol contemporain: örtege.

Je voudrais à présent avancer quelques nouveaux arguments en faveur de mon hypothèse.

5. Se basant sur l'ancienne prononciation des mots chinois fou-tchou-tchen (* p' iuət-t'iuk-t'śiĕn), M.Pelliot reproduit le mot de l'époque des Wei : * pürtükčin ou* fürtükčin, tout en reconnaissant que cette forme est douteuse. Elle obligerait, en effet, à chercher un rapport avec une langue du type du mandchou (ou du gold), tandis que M.Pelliot rejette tout lien de parenté entre les Wei et les Tongous. Il est d'avis, d'autre part, que leur langue avait déjà perdu alors le p labial sourd, citant à l'appui l'histoire de l'élément altaïque bit- (biti-), "écrire", qu'il fait dériver, d'accord avec M. Rāmstedt, du chinois pi (piĕt), "pinceau". En conséquence de quoi, M.Pelliot "tient pour vraisemblable que fou-t(ch)ou-tchen est une mauvaise transcription et que nous devons rétablir *bürtükčin".

Le raisonnement de M.Pelliot serait parfaitement admissible, s'il entraînait après soi la reconstitution du mot auquel portent témoignage les langues altaiques. Mais lui-même, il ne présente aucun correspondant altaique au vocable *bürtükčin, ni moi non plus, je n'en ai pas découvert. Cette circonstance autorise à douter

----

1) RO, III, 314-315, n.64.

qu'il soit vraiment nécessaire de corriger la transcription que contient la source chinoise. Donnons-nous la peine d'examiner encore une fois la question avec, pour point de départ, ce que nous puisons à cette source.

Le mot pi-to-tchen se trouve être réellement la plus ancienne forme attestée de l'altaïque bit- (biti-) mais rien ne prouve que l'emprunt du mot chinois pi doive remonter précisément à la dynastie des Wei et meme, qui plus est, on commence à revenir à l'opinion que ce n'est point là un emprunt chinois, mais bien indo-européen. [1] Ainsi le son primitif aurait pu subir encore auparavant une certaine évolution, ce qui aurait obligé les transcriptions de la dynastie des Wei à employer non pi (pịĕt), mais un signe qui, selon M. Pelliot, "a eu anciennement deux prononciations, l'une à initiale sourde, l'autre à initiale sonore", pji ~ b'ji se trouvant ainsi conforme à la transcription d'un son intermédiaire (media lenis).

Quoi qu'il en soit, la façon telle ou autre de rendre le mot *bit- ne prouve en rien qu'il n'y eût, dans la langue de cette dynastie, encore un autre son labial. Nous pouvons croire, au contraire, que ce dernier son existe justement dans le mot fou-tchou-tchen et qu'on n'y eut employé en toute connaissance de cause le signe fou (*p'i̯ust), ce son n'étant plus p probablement, mais une de ses variétés ultérieures, plus proche de p' f ou de h. Il est difficile de nier qu'un tel son eût pu exister, parce que, à côté de fou-tchou-tchen, nous trouvons les mots k'i-wan-tchen et ko-po-tchen, à l'aspect turc ; or ces mots concordent aussi bien avec la phonétique turque qu'avec la mongole, tandis que le premier mot sous la forme reconstruite par M. Pelliot, *kelmärčin, se trouve confirmer par les formes attestées plutôt en mongol : mo. kelemürči, kalm. kelmerčı ,

----

1) P. Schmidt, Etymologische Beiträge (JSFOu, XLII,3) p.3; Chinesische Elemente im Mandchu (Asia Major, VII, 1932, 592-593). Cf. S. Yoshitake, Etymology of the Japanese word fude Bull. School Or. St., VI, 1930, 51).

qu'en turc : kälämäči ~ kalamači. [1] Quant à la langue mongole de l'époque des Wei (protomongole), il est en effet probable que même si cette langue différait de celle des Wei, le p labial sourd n'y existait plus également, ayant fait place à une de ses variantes plus récentes. Poursuivant son évolution, ce son se serait modifié, dans les dialectes mongols, en h ou f, pour finir par la disparition de la consonne initiale; et dans les langues du type mandchou, par l'apparition de f. Ce sont là, semble-t-il, les mots que ces langues contiennent maintenant : mo. örtege, "station postale (relais postal)", ma. furdan, "barrière, douane, fort qui clôt un col de montagne".

Pour affaiblir, sinon écarter, toute incertitude quant à l'identité de ces mots, insistons sur ce que les différences de voyelles (Wei u, ma. u, mo. ö, turc o) ne sont pas décisives. Les vacillations de ü à ö sont connues dans les langues altaiques depuis les temps les plus reculés, ce qu'ont prouvé les recherches de Vladimircov, de M.Sanżeyev et les miennes. [2] De même, l'on a pu noter des cas d'échange entre les voyelles antérieure et ultérieure [3] On peut citer ici encore mo. muren, "rivière" ‖ ma. bira, car selon toute probabilité, il n'y a là que les variantes du même mot. Peut-être est-il encore possible de ranger dans la même catégorie : mo. üker, "boeuf, vache" ‖ ma. ixan, „boeuf", d'accord avec l'idée, très hypothétiquement exprimée, de M.Pelliot. [4]. Quant à l'alternance t ~ d, [5] elle apparaît également sur le terrain mongol-mandchou.

Ce qui peut encore faire réfléchir, ce sont les finales des correspondants énumérés, car le mot wei devait être terminé par -k (*fürtük), le mongol par -ge, le mandchou par -n. Ce devait être là un suffixe

----

1) F.W.K.Müller, Zwei Pfahlinschriften aus den Turfanfunden (Abh.A.W, Berlin, 1915), 33.

2) Vladimircov, Gramm., 159-166; Sanżeyev, Parallèles ling. mandchous-mongols (Bull.Ac.Sc.Leningrad.1930), 613-614; Kotwicz, Contributions, II, § 10.

3) Contributions II, § 16-e; Sanżeyev, 612.

5) Sanżeyev, 613.

4) J.A.Avril-Juin, 1925, 240; mais voir l'opinion de H.Shirokogoroff dans RO VII.249, n.40.

bien connu, qui servait à former les noms deverbaux dans les idiomes turcs et mongols (cf. ci-dessous le terme turc ułaγ ~ ułaγa, mo. ułaγa; niγur Köbrük "pont", mo. kögerge). En mandchou, l'n remplace constamment les divers sons finaux des autres langues.

Il est assez aisé de s'expliquer les divergences de signification. Le mot mongol contemporain voulait dire, de même que l'ancien mot wei, "station postale, relais postal", et le mot mandchou "point d'arrêt pour régler les formalités de douane ou de transit". Dans chacune de ces acceptions, il y a l'idée d'interruption du voyage à un endroit fixé par les autorités, afin de remplir certains actes nécessaires pour continuer sa route. L'aspect extérieur des stations de poste et de douane était partout presque le même.

Le fait de prendre en considération la forme wei *fürtük et la mandchou furdan complique l'étymologie du terme ma. örtege. A côté des éléments cités ci-dessus : ör- "éminence" et örte- ~ örtü- "dresser, mettre debout", il faut encore tenir compte du mo. örtüg. "prix primitif" et du mo. örtügči, "receveur des impôts, des péages, des intérêts". Le mot örtügči rappelle, par la forme, le mot wei, et, par le sens, le mandchou. Kowalewski l'a inscrit dans son dictionnaire mongol, mais sans mentionner d'où il l'a tiré; Gołstunski en revanche, l'a tenu, semble-t-il, pour suspect, car il ne l'a point noté du tout. Aussi faudra-t-il encore en démêler la provenance. Le mo. örtüg a été emprunté par les Ouriangkhais, sous l'aspect de örtäk [2]; sa parenté avec les mots par nous étudiés, surtout avec le mandchou, est possible ; il n'en faudra pas moins en élucider l'origine, en relation avec örtü- et örtügči.

---

1) N. Poppe, Die Nominalstammbildungs suffixe im Mongolien (KSz, XX, 94, 118).

2) Katanov, Opït, 1207

Les deux formes turques örtän et örtäl attirent l'attention par leurs finales, différentes de la forme mongole. Mais il est difficile de décider en ce moment, si ce sont des emprunts plus récents au mongol de l'époque mandchou, ou si elles remontent à une source plus reculée.

Turc ułaɣ, mo. ułaɣ'a, ma. ułxa.

Le plus ancien texte où soit inscrit le mot ułaɣ est la Vie de Hiuan-tsang (vers 630), et les sinologues St Julien et M.P.Pelliot le tiennent pour un vocable turc, signifiant (selon le sens du texte) "chevaux de poste" 1) Nous le rencontrons ensuite chez Mahmūd Kāšɣarī (vers 1074), sous deux formes: ulaɣ et ulaɣa, avec le sens, selon M.Brockelmann, de "Kurierpferd, Streitross". 2) Enfin, l'Histoire secrète des Mongols, § 280), contient le mot : uła'anu axtasï, "chevaux hongrés d'ułaɣa".

Après 1240, ce mot se retrouve dans divers documents de l'époque mongole.

Les édits mongols en écriture 'phags-pa, des années 1276, 1314 et 1318, découverts en Chine, font mention d'une dispense accordée au clergé de fournir : uła'a, ce qui dans le texte chinois est ~~encore~~ rendu par p'ou-ma, "chevaux de relais" 3); plus tard, les transcripteurs de l'Histoire secrète se servent des mêmes signes chinois comme glose pour uła'a.

Deux documents mongols, trouvés près de Tourfan et publiés par M.Ramstedt, 4) communiquent, au contraire

---

1) T'P. XXVI, 219 221; XXVII, 194, n.1.

2) Mitteltürkische Wortschatz, 229.

3) Chavannes, Inscriptions et pièces de chancellerie.... dans T'P., IX, 82-84, 112-116.

4) Op.cit., 841, 847.

l'ordre aux chefs des stations de poste de fournir aux voyageurs : ułaɣa, ajoutant à ce mot les nombres 4 et 8 (dörben ułaɣad, /naji/man ułaɣad).

M.Ramstedt traduit ułaɣa par "Postpferd", et récemment M.Pelliot vient de déclarer qu'en général, les chevaux de poste eux-mêmes étaient appelés proprement ulaɣ en turc, ula'a en mongol. [1]. MM.Ramstedt et Pelliot ont certainement raison. Néanmoins, la définition qu'ils adoptent ne semble pas rendre la signification entière du mot, même à l'époque mongole.

Les documents ouigours, publiés par Radloff et M.S.Malov, parlent à plusieurs reprises de : ułaɣ comme d'un objet de contrat privé, ce mot étant déterminé de plus près par les termes at ou äšäk (at ułaɣ, äšäk ułaɣ), c'est-à-dire "cheval" ou "âne". [2] Donc ułaɣ ne désignerait pas expressement des chevaux de poste, mais généralement tous les animaux de transport ou de voyage, et c'est ainsi que l'ont compris les éditeurs (Lasttier).

Dans le même sens ("Lasttier"), le mot ulah se rencontre dans le Codex Cumanicus. [3]

Dans les anciennes traductions russes des yarligs octroyés par les Khans de la Horde d'or aux métropolites russes, notre terme est rendu par podwoda " [4]. Primitivement, selon N.Vesolovski, ce mot désignait un cheval tout harnaché que l'on présentait au Khan ou à tel autre dignitaire, [5] soit comme don de bonne volonté, soit obligatoirement ; avec le temps, la signification s'en étendit à un char attelé d'un cheval (ou de tout autre bête de trait), y compris même le cocher, et c'est dans cette acception que le mot est entré dans la langue russe et y est généralement usité.

----

1) T'P., 194, n.1.
2) Radloff.- Maloff, Uigurische Sprachdenkmäler, 3, 57, 90, 91.
3) Bang Über die Rätsel des Codex Cumanicus (SBAW, Berlin, 1912, XXI) p.344, NN.XXI et XXII.
4) Priselkov, Xanskie yarłiki russkim metropolitam (Petrograd 1916), 91-114.
5) Jurnał Min.Nar.Prosv. 1917, N.3, div.2, p.127.

L'on connaît le yarlig de Timür-qutluγ (1398), qui dispensa un des tarkhans de la Horde d'Or de fournir des ułag, en ces mots : tawar qarałarìn ułag tutmasun, "que l'on ne prenne pas d'ułaγ parmi ses bestiaux".[1] Berezin et Radloff le traduisent tous deux d'accord par "podwoda", mais nous croyons qu'on ne peut le comprendre que dans le sens primitif dont parle Vesolovski.

Ce code de 1640, adopté par les princes des Oirat et des Mongols du Nord, ne rétablit pas l'ancienne organisation des relais postaux, mais il sanctionne l'obligation de la population de fournir, dans certaines circonstances, des ułā aux courriers officiels. K.Gołstunski 2) et, après lui, A.Pozdneyev, 3) rendent également ici ułā par "podwoda", mais ils sont certainement influencés par le sens que ce mot avait chez les Kalmouks, à leur époque; en 1640, comme il résulte clairement du texte même du Code, il s'agissait de chevaux.

De tous les termes qui se rapportent aux relais postaux, ułaγ ~ ułaγa est celui qui est le plus répandu et qui a pris solidement racine partout. Quand les Mandchous organisèrent chez eux les voies de communication, ce mot reprit sa signification officielle, non seulement dans toute la Mongolie, mais aussi en Mandchourie, dans le Turkestan chinois et dans le pays des Ouriankhais; ensuite, nous le trouvons chez les tribus mongoles et turques qui habitent la Russie; puis en Turquie, en Perse, au Tibet et dans les Indes, sous des formes diverses et des significations assez variées.

----

1) Zapiski, III, livr. 1-2, 36.

2) Op.cit. 39, 105.

3) Kałmicko-russkii słovaŕ (St.Pet. 1911), 50.

Dans les possessions mandchou, nous trouvons les anciennes formes : turc ułar (dans le pays des Ourienkhais selon Katanov [1]), mo. ułara (dans la prononciation courante ułā), ma. uła. La signification en devait être la même partout, mais les sources européennes varient sensiblement dans leurs définitions (les dictionnaires de Kowalewski, de Gołstunski, de Zakharov, enfin de Katanov); mais la plus exacte parait être celle de Vladimircov: "service postal (relais), chevaux postaux, voiture postale (podwoda)"[2].

En Russie, le terme en question était employé dans la langue administrative, en des circonstances pareilles à celles de l'empire mandchou. Dans les localités plus reculées, la population était obligée à collaborer avec l'administration russe,- c'était là une des formes des contributions en nature,- en entretenant les moyens de communicasion ; c'est ainsi qu'elle devait fournir à tout fonctionnaire ~~de~~ passage un podwoda. (voiture avec chevaux et cocher) pour le transporter à certaines distances de place en place, et c'était ces voitures de service qu'on appelait ułar avec des variantes. [3] Radloff les appelle Pflichtgespann. Ce sens de "podwoda", nous le trouvons dans : ułā en bouriate (signifie aussi "poste") en kalmouk et dans les dialectes turcs leb. tub. tob. alt.; iło en khir, ułau ~ iłau en kir., unā en tel. alt. Pour tar. čag. ułag čag. sart. Turk (Chin) šor. sag. ułar ; Radloff y donne aussi le sens plus large de "tout animal domestique de voyage ou de somme", ce qui s'accorde avec l'acception qu'attestent les documents ouigours cités ci-dessus. Adrb. : ular, "âne". [4]

En langue osmane, ulaq signifie "courrier" "coureur rapide".

---

1) Katanov. Opït, 1317.
2) Gramm. 160, 241.
3) Pour détails, vid. Radloff, Wb.I, Phonetik, 169, et Zapiski, III, livr. 1-2, p.36.
4) La plus intéressante des formes turques est peut-ê-

Selon Steingass 1) ułāγ existe en nouveau-persan, en tant qu'emprunt récent du turc, dans le sens d'âne, mulet, c'est-à-dire dans le même sens qu'en Aderbeidjan.

Au Tibet, ulag (ula, ta-u) constitue, selon Sarat Chandra Das, une obligation naturelle presque universelle. Voici la description qu'en donne ce voyageur 2): „Ulag consists in supplying to all those bearing a Government order for ulag, in which the number of animals etc., is enumerated, beasts of burden-ponies, mules, yaks, and donkeys. If the misser have no ponies, they have to furnish yaks or donkeys instead. For stages along which neither yaks nor ponies can pass, porters must be supplied for carrying the traveller's goods."

Enfin, aux Indes, woolock (oolock) designe "a kind of small boat, the bulky or baggage boat." 3)

Le terme dont nous nous occupons dut subir une évolution considérable, mais parfaitement compréhensible, sous le rapport sémantique. Quelle en était, rappelons-nous, la signification primitive ? Il est difficile de supposer qu'il désignât une espèce déterminée d'animaux domestiques, car tous ceux-ci sont nommés, dans les langues altaiques, de noms tout à fait différents.

être le tel. alt. unā, kumd. unaγa, car M.Rudnev a noté aussi en Mongolie orientale (DB,Dj.) la même forme unā ~ onā, "cheval de selle", ce qui peut suggérer un rapprochement, non seulement avec le mo. ułaγa, mais aussi avec le mo. unu- "monter à cheval".

1) F.Steingass, A comprehensive Persian-English Dictionary, 121.

2) Sarat Chandra Das, Journey to Lhasa and Central Tibet. (London, 1902), 182.

3) Hobson-Jobson 9, 971.

ułaɣ devait être la dénomination générale appliquée aux animaux destinés au transport des voyageurs ou des fardeaux. Lorsqu'on organisait un service de relais, on imposait à la population locale le devoir d'entretenir un certain nombre d'ułaɣs (avec le personnel de service indispensable) à chaque station de poste; elle devait, en outre, procurer le nombre nécessaire d'ułaɣs aux personnages officiels, voyageant au delà de la ligne des stations postales. Or, comme le mot ułaɣ avait été, au début, appliqué à ce service dans les steppes de l'Asie Centrale, où le cheval représentait presque l'unique moyen de communication, ce fut naturellement celui-ci qui devint le premier ułaɣ postal. Puis, quand le service des relais s'étendit aux contrées où l'on employait, comme moyens de transport, d'autres animaux, tels que mulets, ânes ou bêtes à cornes, on leur appliqua, à leur tour, ce même nom. Dans les contrées montueuses, accessibles seulement aux piétons, on appela ułaɣ le porteur de fardeaux; le même terme fut appliqué, selon toute probabilité, aux bateaux requis par l'autorité pour service de transport. Enfin, avec le temps (tout au moins chez les Mongols et les Mandchous) la conception d'ułaɣ finit par comprendre le service même des relais, avec tout ce qui s'y rapportait directement.

7. L'évolution que nous venons de retracer, permet aussi, croyons-nous, de pressentir le même terme : ułaɣ, dans un vocable mandchou dont l'étymologie n'a pas encore était retrouvée, le vocable: "ułxa", "bestiaux domestiques", soit "bétail" en général. Cette langue en possède, il est vrai, un autre corrélatif indubitable, le mot uła, déjà cité; mais l'usage de ce mot, sous cette dernière forme, ne se rencontre que dans la correspondance officielle mandchoue et ne doit pas remonter au delà de l'époque de la dynastie mandchoue. C'est un emprunt plus récent au mongol,

du temps où celui-ci possédait déjà des voyelles longues au lieu des anciens : v + γ + v (ułaγa > ułā). Quant au mot ułxa, il constitue un vieil emprunt au mongol, dans son acception primitive et sous son ancienne forme ; ułaγa a perdu sa première voyelle, conservant par contre la médiane gutturale, qui a seulement perdu sa sonorité, pour devenir sourde. Nous avons ici un phénomène intéressant, qui n'a pas encore été spécialement examiné.

Voici en quoi il semble consister. Dans la période où, en langue mongole, existait la tendance à former des voyelles longues, par laisser tomber dans les combinaisons de v + γ + v, ou bien v + j + v, - la consonne médiane et ensuite la première voyelle, il se manifesta aussi la tendance à la chute des voyelles dans les syllabes non accentuées.[1] Dans certains cas, en particulier après les liquides l et r, dans les combinaisons v + γ + v, la première voyelle disparaissait d'abord, grâce à quoi la consonne médiane demeurait et la voyelle longue n'apparaissait pas. Nous rencontrons le reflet de ce phénomène dans quelques dialectes mongols contemporains, surtout dans ceux des frontières, par ex. dans le kalmouk: tandis que mo. xuruγun a produit, dans la plupart des dialectes, xurūn, le kalmouk possède la forme xur~n. Mais c'était un phénomène beaucoup plus rare. Ce qui a dû l'emporter, c'est la tendance à former des voyelles longues.[2] Il est certainement remarquable que le mandchou ait conservé un assez grand nombre d'exemples de la tendance contraire et que la médiane gutturale y perdit souvent sa sonorité. Selon toute vraisemblance, la langue mandchoue a

----

1) Des annotations arabes constatent l'existence plus ou moins simultanée de ces deux tendances (vide, par ex. Poppe, Leyden Ms, (1018-1027) ; d'anciens documents mongols le confirment également (vid. Vladimircov, Gramm., 335).

2) Cf. ce qu'en dit Vladimircov, Gramm. , 234-242.

emprunté tous ces exemples à un dialecte mongol de frontière qui, avec le temps, en a pu perdre une partie, tout en s'assimilant d'autres formes plus répandues, prises dans d'autres dialectes, avec des voyelles longues.

La liste d'exemples suivante expose l'état de la question :

Mo.			Ma.	
xaɫaγun	xaɫxa	xaɫūn	xaɫxun	"chaud"
	kalm.	xaɫūn		
xuruγun	xaɫxa	xuru	urxun	"doigt"
	kalm.	xurγn		
ǯiɫuγa	xaɫxa	ǯolō	ǯuɫxu	"rêne"
	kalm.	ǯoɫā		
görügesün	xaɫxa	görös	gurgu	"bête"
	kalm.	gȫrösn		
serigün	xaɫxa	serün	serguwen	"frais"
	kalm.		seruken	
ulii̯asun (= *uliγasun)	xaɫxa	uɫās	fulxa	"tremble, peuplier"
	kalm.	uɫāsn		
xorijan (xoroγa, xorγu)	xaɫxa	xorō	xorxo	" clôture, cage".
	kalm.	xorγa		

Pour plus de précision, il faut indiquer que les formes pareilles à ułxa étaient créés chez les Mandchous dans des éléments étrangers et dans des conditions quelque peu différentes :

mo.	turc.	ma.	
ałaγ,	ała	ałxa	"bigarré"
bičig (*bitig)	bitig	bitxe [1]	"écriture."

Aussi ne peut-on pas tenir pour exclus que le ma. ułxa ne soit un emprunt direct du turc, c'est-àdire : ułxa< "ułaγ .

Ce n'est pas la première fois que l'on rapproche le turc ułaγ et le mo.ułaγa, du ma. ułxa. Nous trouvons déjà cette conception chez W.Radloff [2] mais il ne fait que la poser, [3] sans le justifier.

8. Vambery aussi s'était intéressé à l'étymologie du mot ułaγ, le rapprochant au turc jol, "chemin", ce que d'ailleurs Radloff réfuta absolument et avec raison, avançant de son côté l'hypothèse de l'origine mongole du mot, et lui attribuant pour correspondant : jułqy, "cheval". [4] Vladimircov creusa la question plus à fond, cherchant une solution dans le verbe turc uła- "joindre", que constate Mahmūd Kāšγari et que possèdent à peu près tous les dialectes turcs. [5] Dans son Wörterbuch, Radloff rapporte diverses formes que prend ce verbe dans le dialecte des Teleutes, leur reconnaissant un sens conforme à celui qui nous intéresse, entre autres ułan, "vom Ort zu Ort fahren ohne anzuhalten".

Nous trouvons encore, dans les dictionnaires mongols et mandchous, plusieurs mots qui ne sont pas à

----

1) Cf.F.W.K. Müller, op.cit., 32-33

2) Radloff, Phonetik, 169.

3) Vambéry Etymologisches Wörterbuch (Leipzig, 1878) 134, § 145, I.

4) Radloff, op.cit. 168-169, § 245.

5) Vladimircov, Gramm. 160.

dédaigner.

Les vocables mandchous: uła- "transmettre de place en place, d'instance en instance, de personne à personne; ułan, "transmission, trajet par relais d'une station à l'autre, assignation d'héritage" etc.

Les vocables mongols : ułari- "changer, remplacer, hériter, faire tour à tour"; ułbari-, "se changer, se transformer"; ułam "peu à peu, encore plus, toujours; ułamła- "faire progressivement."

Il ne semble pas possible de nier qu'il existe assurément une connexité entre les mots mandchous et mongols; mais il est fort probable que, de leur côté, les uns et les autres sont apparentés aussi avec le turc uła-, et cela dans l'interprétation qu'en donnent les Teleutes. Cette parenté, le mot ułam l'atteste même formellement, puisqu'il existe, non seulement dans la langue mongole, mais dans divers dialectes turcs, entre autres en ouigour. Il est donc fort possible que le mot ułay se trouve fixé par ses racines dans tous les idiomes altaiques, quel que soit celui où il a vu le jour, ou bien où il a reçu son acception particulière. Quant à cette acception, elle semble comprendre les deux idées fondamentales que voici : a) animal (et, en conséquence, tout moyen) propre à entretenir la communication ; b) la communication elle-même, s'avançant progressivement d'un point à l'autre.

Telle est l'interprétation qui semble s'imposer, si l'on s'appuie sur les matériaux contenus dans les dictionnaires de toutes les trois langues altaiques. Ces matériaux nous permettent d'adopter, comme signification primitive du verbe uła-, celle que depuis les temps les plus anciens, ont conservée les langues turques, c'est-à-dire : "unir, rapporter les uns aux autres", soit les parties de quelque objet pour en faire un tout, soit divers objets en un alignement. Remarquons ici que M.Bang [1] attribue à ce même verbe un

---

1) Studien 2 (SBAW, Berlin, 1916, XXXVII), 923, § 25.

rôle important dans la morphologie des idiomes turcs; c'est qu'il en déduit la désinence du pluriel łar (ułar); mais il fonde son hypothèse sur une interprétation différente du concept "unir", à savoir "ramasser en tas" (Šhar). Elle est cependant moins sûre. L'exemple *quš ułar, rapporté par M.Bang, si jamais on parlait ainsi (ūla- est un verbe transitif!) devait signifier primitivement, non une bande confuse d'oiseaux volant sans ordre, mais une série, volant par ex. en file dans les airs.

9. Deux mots encore répondent à ułaγ par leur sens.

Mahmūd Kāšγarī note le vocable čuv a (Guzz, Qyfč.) qui signifierait, selon M.Brockelmann, "Postpferd, Führer" 1) Seulement, ce mot, nous ne le retrouvons à aucune autre source.

En langue mongole, nous avons le mot kölgen, "bête de somme, monture" (Kowalewski), qui se retrouve aussi dans certains dialectes, par ex. en kalmouk (kölgö). 2) Les idiomes turcs connaissent aussi ce vocable. Chez Radloff nous trouvons (II,1257): Kir. kölük (=külük), Tel.Tol, kölkö (chez Zenker Köläk), de même sens qu'en mongol. Il est curieux de relever que, sans compter l'acception fondamentale de "bêtes de voyage, de transport", généralement parlant "de somme, ce mot désigne aussi tout moyen de transport, par ex. "char", ou même "navire". 3) C'est ainsi que dans les traductions des oeuvres bouddhiques, les

----

1) Mitteltürk Wortschatz, 59. Plus précisément : Dīwān luγat at turk (I,355) contient čufγa. M.M. Lewicki de Lwów, m'a signalé ce mot.

2) Pozdneyev, Skazanie o xojdenii w Tibetskuyu stranu... Baza-bakši, XI.

3) Il ne faudrait pas identifier ce mot avec le turc külüg, "illustre" (et, par extension "héros, cheval de course, grand chien" etc.), qui fut emprunté par les Mongols pour désigner leurs hommes cé-

Mongols se servent de ce terme pour rendre le sanscrit yāna, et les Mandchous le leur ont emprunté sous la forme de kulge.

Vraisemblablement, le mo. kölgen ~ turc kölkö, descend du verbe köl- "atteler (cheval ou boeuf)", que connaissent le mongol et le turc. Nous le trouvons déjà dans l'Histoire secrète des Mongols (§ 281).

Toutefois, aucun indice ne prouve que ce mot fût usité dans la terminologie du service des relais.

Mo. šigüsün, mo. künesün.

10. Les courriers, ainsi que les fonctionnaires qui relayent aux stations, y devaient recevoir des rations de vivres, strictement selon un règlement fixe. L'Histoire secrète des Mongols (§ 280) applique à ces rations le nom de šigüsün, spécifiant que, pour les fournir, les stations devaient avoir une réserve de moutons et de juments. Le même terme, sans détermination précise, est inscrit dans les décrets déjà mentionnés en écriture 'phags-pa, des années 1276, 1314, 1318, découverts en Chine. Le texte chinois de ces édits rend notre terme par tch'e-ying, "fourniture, rations de vivre" (Chavannes le traduit inexactement par "literie").

Par contre, un document officiel, qui a été retrouvé en Turkestan chinois [1], emploit le terme: künesün, en prescrivant que les chefs des stations de relais doivent fournir au voyageur un künesün conforme au ré-

---

lèbres (c'est ainsi que, selon Rašīd-ad-Din /Trudi, XIII, 77/ ils nommaient les quatre fils de Čingis-Khan), ainsi que des coursiers d'élite; il vient du turc kü "gloire, célébrité".

1) Ramstedt, Mongolische Briefe, 841.

glement ordinaire, consistant en deux pieds de viande (de mouton), deux vases (seaux) de boisson (koumiss ?) et deux batmans de künesün. Ainsi ce terme est usité deux fois de suite, la première, dans un sens général, la seconde, dans une application particulière : jerüjin künesün bołγan xojar köl mixan xojar saba umdan xojar batman künesün ögčü jorči γultuγai.

D'où il résulte qu'il existait, dans la pratique administrative mongole des XIIIe et XIVe ss., deux termes généraux relatifs aux rations de vivres : šigüsün et künesün, dont le second possédait en plus une signification spéciale, se rapportant à certains produits distribués au poids (batman).

Ce qu'il faut remarquer, c'est que le terme šigüsün, comme le relève M.Pelliot [1], se présente souvent dans les documents immédiatement après ułaγa, le rapprochement de ces deux mots embrassant certainement l'ensemble de ce que devaient fournir les stations de poste aux fonctionnaires en voyage, autant en animaux de relais qu'en vivres.

Dans la traduction russe des yarliqs, édictés par les khans de la horde d'Or, l'on trouve aussi, l'un après l'autre : "podvoga" et "korm", et quelquefois "korm i pitie". Le mot šigüsün est donc traduit par "nourriture", ou "nourriture et boisson".

Le code de 1640 impose également à la population la charge de fournir, outre le ułā, aussi le šüsü, deux fois par jour, aux courriers en voyage lointain. Dans la vie privée, le code emploie pour les mêmes objets les deux mots : unułγa et künesün. Ce qui démontre qu'aux termes ułā et šüsü était associée une idée d'obligation ; conséquemment, on se servit du même terme šüsü, pour désigner les "vivres", dont les sujets étaient tenus d'approvisionner leurs princes. [2]

----

1) T'P., XXVII, 38, n.
2) Gołstunski, op.cit., 6, 7, 15 (texte).

Les termes en question durent aussi entrer en usage chez les Turcs. Ibn-Muhannā mentionne künesün dans son dictionnaire turc (ainsi que dans le mongol)[1] seulement dans un sens encore plus étendu: "provisions de bouche" (en mongol, encore: "dépense, entretien de la famille"), sans marquer de rapport avec le service des relais. Le second mot, sous la forme purement mongole de šigüsün, est noté dans le vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Interprètes, au chapitre des "aliments et boissons"; Klaproth le traduit, sans trop d'exactitude peut-être, par "Ruheplätze auf den Landstrassen, Gasthäuser", et c'est dans le même sens que Radloff a admis le mot šigüzün dans son Wörterbuch (IV, 1068). Dans les deux cas, nous avons évidemment affaire à de simples emprunts au mongol, sans changement même de la forme littéraire.

Le mot šigüsün, nous le trouvons encore dans l'histoire de Rašīd-ad-Dīn et dans le yarliq de Timür-qutluγ,[2] sous différentes variantes que M.Pelliot[3] ramène à susun, où l'on peut voir, soit le mot turc susun "Trunk", connu par le dictionnaire de Radloff (IV,784), soit le mongol šüsün (< šigüsün); il est possible qu'il y ait eu contamination entre ces mots. Dans le Yuan tien-tchang, nous dit M.Pelliot, ce mot est transcrit : cheou-sseu, ce qui correspond aussi au mo. šüsü(n), plutôt qu'à *šiüs, comme le reconstruit M.Pelliot.

Les Mandchous ont tiré parti, dans leur organisa-

----

1) Selon les éditions de Melioranski, turc 0112, mong.148.

2) La transcription Tamir-qutluq, souvent employée, ne me semble pas être correcte.

3) T'P., XXVII, 37-38, n.9; toute la littérature relative à ce sujet y est donnée.

tion postale, du terme šigüsün, l'introduisant dans leur langue sous la forme šusu ou, par assimilation, šušu 1).

L'on constate ainsi que, dans le sens spécial de "rations de vivres", on emploie de préférence le terme šigüsün ; tandis que künesün ne s'est trouvé que dans un seul document, originaire du Turkestan Chinois. Par ce terme, on entend ordinairement, chez les Mongols, les provisions de bouche que l'on emporte en voyage, d'ordinaire à l'etat sec (viande séchée, grains de blé grillés, farine etc.). Il est possible qu'en Turkestan, c'est à ce type de provisions que ce mot se rapportait avant tout. L'étymologie en est malaisée à déterminer. On ne le trouve pas dans la langue turque. Seul yakout künüsün 2) (osm. gündüzün) 3) "dans la journée" pourrait être pris en considération: cela voudrait dire: "ration de vivres nécessaires pour une journée", mais cette étymologie est précaire. En langue mandchoue, il existe bien , mais évidemment emprunté au mongol, et veut dire, selon Zakharow (comme chez les Mongols) "provisions sèches, emportées en voyage au désert".

Dans la langue mongole littéraire et dans ses dia-

----

1) Voir le dictionnaire mandchou de Zakharov, p. 684. Dans ce dictionnaire, ainsi que dans celui de Kowalewski, qui reflètent les conditions qui existaient sous les Mandchous, l'on trouve une combinaison du terme mo. šigüsün ‖ ma. šusu, avec mo. ułaġa ‖ ma. uła, dans le sens de "ration postale de vivres". Dans les anciens documents des XIIIe et XIVe ss., nous avons vu aussi pareille association, mais elle avait en vue "les chevaux (bêtes de transport) et les vivres".

2) Yastremski, Yak.gramm., 63.

3) Deny, Gramm. §§ 399, 401, rem.1.

lectes, le mot : šigüsün existe (xalxa šüs, kalm. šüsn, bour. šühən) et signifie "suc, essence, liquide, forces vitales". Aussi les Mongols purent-ils employer justement ce mot dans le sens général de "rations de vivres", celles-ci, selon l'Histoire secrète, devant consister en viande fraîche de mouton et en koumiss.

On pourrait encore présumer que ce vocable a pu être créé du verbe šigü- „fasser, examiner", par l'adjonction du suffixe - sun, qui est l'indice d'un produit, résultant de quelque action. [1] Mais il est encore possible que ce soit là un cas de contamination, dans l'idiome des Mongols, puis des Turcs et des Mandchous, au contact d'une série d'autres mots de sens et de son analogues. C'est que nous avons en mongol, d'une part : šime, čimügen (bour. semeɣen), [2] "suc, moelle des os"; et d'autre part : šilün, sümesün, "soupe, bouillon"; en turc (krg.) susun, "boisson"; en yak. simäsin, "suc"; ma. šusu, "mets" offerts en sacrifice aux esprits chamaniques. šugi, šimen (< mo. žime) "suc".

L e s n o m s

d e s f o n c t i o n n a i r e s p o s t a u x .

11. Quand il s'agissait des hommes attachés habituellement, professionnellement, au service des relais, l'on ajoutait, à la plupart des termes que nous venons d'étudier, le suffixe - či, dans ses diverses variantes.

a) Dans la langue des Wei, *ǵamčin (*jamčin) devait désigner "les gens des relais dans les provinces". L'Histoire secrète appelle žamčin, les chefs de stations postales. et ce terme on le retrouve dans les sources chinoises et coréennes de l'époque sous

----

1) Kotwicz, Kalm, gramm., 107-108.

2) Wladimircov, Gramm., 188-251.

la forme de tchan-tch'e (mo. ǯamči). Les documents du Turkestan Chinois emploient le terme correspondant : ǯamudun ötegüs "supérieurs de stations de poste". Chez les Turcs, à côté de la forme jamči, attestée par ex. dans le yarliq de Timür-gutluγ [1], il devait y avoir aussi jamčik, les deux formes existant en langue persane ; en russe, l'on a le mot jamščik "cocher". Quelques-uns des dialectes turcs actuels, surtout en Sibérie occidentale, au lieu du suffixe -či, emploient : -čik, -ǯik [2] En langue mandchoue, nous trouvons : ǯamüsi.

b) Dans la langue des Wei, il y avait encore, l'avons-nous vu, le mot *fürtükčin ou quelque autre semblable, qui signifiait "valets au service des relais postaux"; c'étaient sans doute des agents postaux, inférieurs en grade aux ǯamčin. En langue mongole littéraire se trouve employé le mot örtegeči "chef de station postale" (au lieu du ǯamčin des XIIIe et XIVe ss.) et örtükči, "receveur des impôts."

c) Le terme ułaγačin est consigné dans l'Histoire secrète et sous la forme du pluriel : ułaγačid, dans les documents mongols du Turkestan. Toutes les deux se sont conservées chez les Mongols jusqu'à ces derniers temps. Presque partout, ce mot s'applique aux agents inférieurs qui doivent soigner les chevaux et autres bêtes de somme, ou même servir de cochers aux voyageurs jusqu'à la station suivante, puis ramener l'attelage sur place. Dans le Code de 1640, l'ułači parait être l'unique fonctionnaire chargé du service de communication publique; c'était lui qui devait aider les courriers à recruter, chez l'habitant, des chevaux pour continuer leur voyage, et veiller à ce qu'il n'y eut point d'abus. Ibn.Muhannā explique, non sans quelque analogie, que l'ułaqči est "l'homme qui prend les chevaux de poste, le postillon".

----

1) Berezin dans les Trudi, VIII, 456.

2) Katanov, Opit, 172.

Dans les anciennes sources turques, nous avons : dans le vocabulaire sino-ouigour et chez Ibu-Muhannā ulaqči. Dans les dialectes turcs contemporains: Kirg. ulauši, en Sibérie occ. ulagǯi.

d) Le terme šigüsün se retrouve dans trois exemples, mais qui ne sont pas très sûrs et que M.Pelliot [1] a récemment relevés: l'un, sous la forme šüsünči dans l'histoire de Rašid-ad-Dīn ; le deuxième : šügüsüčin (chez M.Ramstedt šügüsüǯin) [2] dans l'un des documents provenant du Turkestan ; le troisième enfin dans le yarliq de Timür-qutluγ, sous la forme de susunči. [3]. Il a évidemment le sens "d'administrateur des affaires d'approvisation".

e) Notons enfin que dans Korye šä, M.Shiratori a trouvé le mot t'o-t'o-houo- souen, qui semble désigner des "sortes d'inspecteurs des relais postaux, d'un rang plus élevé que les simples maîtres de poste". L'on ne connaît pas le corrélatif mongol; M.Shiratori le recrée sous la forme: *toqtoγosun, ce que M.Pelliot [4] croit "assez vraisemblable", avançant néanmoins pour sa part : *totoγosun ou *totγosun.

L'étymologie de tous ces vocables, de formation factice, est toutefois susceptible d'inspirer de doutes sérieux. Je préfererais admettre mo. *toqtoγułsun (cf.mo.sakiγułsun et nenǯigülsün [5]) ayant le suffixe deverbal composé -γuł+sun jusqu'ici non relevé). On

---

1) T'P., XXVII, 36, 38 ; v. supra.32.

2) Ramstedt, op.cit., 841-842.

3) Berezin, op.cit., 455.

4) JA, Oct.-Déc. 1930, 265.

5) Le second mot se trouve dans l'Histoire secrète de Mongols, § 84.

pourrait en même temps comparer t'o-t'o-houo-souen avec le terme turc tutqauT., souvent discuté, que Radloff 1) rend non sans hésitation, par "der Bote", et y voit son équivalent mongol inconnu jusqu'ici. Si cette idée se trouvait admise, la signification précise du terme tutqauT. n'en demeurerait pas moins incertaine ; aux nombreuses variantes déjà connues, il s'en ajouterait encore une : "fonctionnaire postal supérieur".

----

1) Radloff, Wb., III, 1487 ; Berezin, op.cit., 456 ; Bang, KOsm., III, 63-64, et autres. Des variantes, relatives à ce terme et soigneusement consignées par M.Bang, il semble résulter qu'il y a eu la confusion de plusieurs éléments : toqta, tut- (>tutqa-), -, tos-, tus- (>tusqa).

B.

LES TITRES PRINCIERS, turc bäg, mo. begi et ma. beile.

1) A l'instar des termes postaux, d'autres vocables également, ralatifs à la vie publique ou sociale, passaient des uns aux autres, chez les nomades de l'Asie Centrale. Ainsi, entre autres, les titres de différentes catégories. Nous en connaissons un grand nombre, plus peut-être qu'il n'était possible d'en imaginer, dans les conditions d'existence qu'offrent les steppes illimitées. Voici une liste des titres qui y jouaient un rôle prépondérant, en usage chez diverses peuplades: qaɣan et son abrégé qan (xan), qatïn, jabɣu, šad čur (čor), ïduq-qut, tegin (chez les Mongols čigin), bag, tarqan (chez les Mongols darxan), baɣatur, tajži, nojan.

Les plus anciens de ces titres, M.P.Pelliot les fait reculer jusqu'à l'époque du règne des Avares (Jouan-jouan); mais il serait difficile de nier que les Sien-pi ou les To-pa (Wei) n'aient contribué pour leur part, non seulement à les répandre, mais même à les créer. Une partie de ces titres offre des traces d'origine iranienne et quelques-uns d'origine chinoise. Il y a des titres qui ont subsisté depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours, comme xan, bäg ou darxan.

Cette catégorie de termes altaïques mérite d'être l'objet d'une étude précise et, en effet, plus d'un effort a été tenté, ces dernières années, pour en élucider l'origine et l'étymologie. M.Pelliot et Vladimircov se sont intéressés particulièrement au titre de bäg, répandu non seulement dans toute l'Asie Centrale, mais aussi au-delà de ses frontières. Je voudrais joindre quelques-unes de mes observations à leurs savantes recherches.

2. Les titres des princes ou chefs des clans, chez les peuples altaïques, ont suscité l'intérêt de nombreux savants.

Dès 1859, V.Vasiljev avait établi que les Jučen se servaient du titre de *bögile (en transcription chinoise : po-ki-lie); il l'avait confronté avec le titre musulman de vezīr (wazīr), et avait exprimé l'hypothèse[1] que de *bögile, était issu le vocable mandchou belle. Après Vasiljev, Berezin le soutint; mais ensuite vint Barthold, qui rejeta le rapprochement du mot vezīr [2] et son avis est partagé par M.Pelliot. [3]

En l'an 1866, l'archimandrite Palladius avança, en s'appuyant sur le Pei mang, que chez les Jučen, on se servait primitivement du titre *bökin (po-k'in) "noble", et que le titre de *bögile, "grand, noble". entra en usage au XIIe s.; l'ancien titre, servant à désigner la noblesse en général, et le nouveau, les membres de la famille régnante. Palladius rapprocha le Jučen *bökin du mo. beki, "prince", émettant l'opinion que ces mots descendent du titre chinois : po. Il distinguait le mo. beki du mo. begi. [4]

----

1) Trudi Soc.Arch. russe, IV, 52, 101.
2) Turkestan, ed.angl., 381.
3) T'P., XXVII, 24.
4) Trudi Mission Pékin, IV, 228.

Selon lui, l'Histoire secrète des Mongols n'appelle begi que les princesses. Palladius remarque bien que le Yuanche donne aux princes le même titre de begi, mais il y voit une erreur.

MM. Schmidt 1) et Ramstedt 2) rapprochent le ma. bejle et bejse, qui passèrent au XVII-XVIII[e] s., des Mandchous aux Mongols, avec le turc bäg, voyant en ces vocables un bien altaïque commun, quoique d'origine étrangère. D'autre part, F.W.K.Müller découvre un rapport entre bejle et buila, retrouvé dans les monuments turcs aux bords de l'Orkhon: "Buila wird das Prototyp des mandschurischen beile sein". 3)

Enfin dans ces dernières années, M.Pelliot et Vladimircov consacrèrent leur attention aux titres mongols et turcs, s'intéressant entre autres à leur rapport supposable avec les adjectifs signifiant "fort", qui se trouvent dans les idiomes altaïques.

En conséquence, l'affaire d'étymologie des titres en question s'est singulièrement compliquée, aussi M. Pelliot et Vladimircov ont-ils peut-être raison, en la considérant comme une question obscure et douteuse.

3. Il paraît vraisemblable que des titres de son pareil, tels que bäg, begi, bejle et autres, qui se retrouvent dans tous les idiomes altaïques, possèdent quelque rapport entre eux et puissent, par conséquent, descendre d'une origine commune. Mais le mot

----

1) M.Schmidt précisa son opinion avec le plus de clarté dans les thèses qu'il joignit à la première édition de sa grammaire mandarine, les défendant à Pétersbourg, en vue d'obtenir le titre de magister ès-philologie chinoise. Voy.aussi ses Samagir (pp.5 et 12), Negidal (12) et Chinesische Elemente im Mandschu (Asia Major,VII,603-604).

2) Etimologia imeni Oirat (Sbornik v.čest'...Potanina, 552.)

3) Festschrift W.Thomsen, 211-212.

vezīr (wazīr), mis en avant par Vasiljev, ne peut pas être pris ici en considération. L'opinion de Müller, qui admet une parenté entre les mots bejle et bujla, aurait déjà plus de vraisemblance, bien qu'elle ne repose sur rien de certain. L'hypothèse de Palladius sur une origine chinoise, a trouvé depuis des années en M. Schmidt [1] un partisan convaincu. Selon M Kalgren, le titre chinois p'o se prononçait autrefois păk, ce qui fournit à cette hypothèse une base assez solide. Néanmoins, Vladimircov [2] la rejette absolument, préférant en rechercher l'origine, ou tout au moins celle de la variante mongole, sur le terrain altaïque. Quant à M. Pelliot, il ne s'est pas encore prononcé.

4. Les savants s'attachent avant tout à démêler les rapports réciproques qui peuvent exister entre les titres et les mots de son pareil, que l'on rencontre dans les langues altaïques. Seulement ces vocables n'ont pas encore été tous examinés. En voici la liste :

En langue turque :

a) bäg, "chef de clan, prince". Ce titre, nous le trouvons dans tous les monuments turcs, à partir des monuments runiques, ainsi que dans tous les dialectes actuels, bien que sous diverses variantes : bäg ~ bej ~ bij ~ bī (sans compter les variantes en p au lieu de b) que l'on peut trouver dans le Wörterbuch de Radloff;

b) bäk ~ bik, "fort, robuste, solide" - mot également assez répandu, à commencer par QB et la langue čag. ;

c) bärk, "fort, robuste", QB, Ibn-Muhannā (081), čag. osm. turkm. krm. Turk.-Chin. [3]

Outre ceux-là, on a omis :

d) birkä ~ bikä, "dame. demoiselle", čag, kas. kir. krim; pikä, "tante", bar; biga, "épouse", tob. ;

----

1) Peking Or.Soc.Journal, IV (1898), 41; Samagir 5 ; Asia Major, VII (1932), 603-604.

2) Titres mongols beki et begi (CRAS-B, 1930, 165).

3) Radloff, Wb., s.v.; Bang, Turán, 436,n.2; Kowalski, Teksty kar.,169; Pröhle, KSz, XV, 208.

e) bikim, "princesse", čag. ; bägim, "épouse du bek" T.-Ch. čag. ;
f) bikäč, "fille, fiancée", čag. kir. kkir. kas. ;
g) bijce, "dame, princesse", balkar, bijčä kar. ; bīče kmk. ;
En langue mongole : [1]
a) beki ~ biki. "prince";
b) begi ~ bigi, "princesse (fille ou épouse de prince),
c) begeži ~ begiži ~ bigiži, "princesse (fille), princesse (épouse);
d) beki, "fort".
On a omis également :
e) berke, "difficile, lourd, solide, cher".
En langue jučen :
a) bègin, "titre",
b) bègile, "titre".
En langue mandchoue :
a) bejle, "titre"
b) bejse "titre",
c) beki, "fort".
Dans les langues tongouses :
bögin, "maître, chef", negid. samag. ; bögen, lamut d'Anad (Maydell); bigin, turukh. (Kozevnikov), lamut d'Okhostsk (Popov).
En langue si-hia :
*bigi (chinois pi-ki) "ministre". [2]

Le turc bärk que M. Pelliot [3] vient de rappeler récemment, possède évidemment en mongol le correspondant berke ~~(d'où provient probablement bärkü, "sévère, punition", rencontré dans CB, - pärgä, dans le Dictionnaire de Radloff)~~, ces deux mots étant parallèlement employés, avec le turc bäk et mo. beki. Mais nous ne nous attarderons pas à chercher si ces deux paires de

----

1) Vladimircev, op. cit., 163-167.
2) Pelliot, T'P., XXVII, 50-51.
3) T'P. XXVIII, 231.

mots se trouvent étymologiquement unies entre elles, les vocables bäk et beki seuls pouvant avoir de l'importance, dans la question de la provenance des titres.

5. A considérer attentivement le reste des mots, on reçoit l'impression qu'ils se partagent en deux groupes. D'une part, les titres princiers, qui se laissent ramener à la forme primitive bäg, et d'autre part, des adjectifs ayant le sens de "fort" et se ramenant à bäk; seulement, il y a des exceptions qui obscurcissent cette impression et demandent une interprétation spéciale.

Dans les idiomes turcs, à côté de bäg, "prince", nous avons bikä (et ses dérivés bikim, bikäč), "princesse (fille, épouse)", mots qui à première vue, semblent donc posséder des racines différentes: bäg et bäk. Mais dans ces mêmes langues, on a constaté, pour désigner les femmes, l'emploi d'autres vocables encore: bīkä, bīčä, bijčä, qu'il convient certainement de faire dériver de bäg. On peut donc supposer que la forme bikä (avec ses dérivés) est de même provenance, seulement que l'i y a perdu sa longueur ou peut-être, par erreur, ne l'a-t-on point marquée.

Palladius, se basant sur le Pei mang hoci pien, mentionne deux titres jučen *bökin et *bögile, qu'il conviendrait de faire sortir de racines différentes. Je ne puis vérifier ces données directement dans sa source, mais le Kin che yu-kie (chap.V,p.1.) fait mention des formes po-kin et po-ki-lie, qui doivent répondre aux *bögin et *bögile, et permettent d'attribuer aux deux titres une origine commune.

Le même Palladius admet aussi pour le mongol deux formes : beki, "prince" et begi, "princesse". Il est à croire qu'il s'est basé sur l'Histoire secrète des Mongols; c'est là, pour le moins, qu'il a trouvé le titre de begi, "princesse". D'autre part, M. Pelliot juge que les transcriptions chinoises ne paraissent pas laisser de doute qu'il faille lire beki (bäki, dans l'Histoire secrète), peut-être pour *begi, *bägi.

D'accord avec cela, W.Barthold, avec quelque hésitation, et B.Vladimircov, en toute conviction, soutenaient que les Mongols possédaient deux titres différents, beki et begi ; quant à M.Pelliot, il inclinait plutôt à admettre la possibilité de beki < begi. Ce que considérant, il ne faut pas oublier que, selon Palladius, le Yuan che écrit aussi begi le titre de prince; cette ortographe, il la tient pour inéxact, il est vrai, mais ne fonde cet avis, probablement, que sur l'Histoire secrète. Ces ouvrages ont paru tous deux dans le même temps et peut-être même dans le même lieu. Mais cette différence n'est pas la seule qu'on ait relevée dans la transcription des vocables mongols. M.Pelliot constate que, alors que la première source écrit si, selon l'ancienne prononciation mongole, la seconde rend constamment cette syllabe par ši.[1] Il ne faut donc pas accepter sans réserve l'opinion de Palladius, que l'Yuan che fait erreur dans la transcription begi: peut-être que, dans ce cas, nous avons également affaire à un indice plus ancien, en ce qui primitivement, les Mongols avaient pu désigner leurs princes et leurs princesses du même nom de begi, et que la différenciation ne se fut faite que plus tard. Notons encore que M.Pelliot reproduit aussi une citation des Yuan che, où pi-ki, soit *bigi, se trouve pris dans le sens de "ministre", quoique ce titre n'appartient qu'aux dignitaires de l'Etat Si-hia.[2]

Nous retrouvons encore les deux titres mongols de "prince" et "princesse", en transcription arabe, chez Rašid-ad-Din, et en mongole, dans l'Histoire de Sanang Setsen et autres; mais ni l'une ni l'autre écriture, arabe ou mongole ne distinguent le k du g, et ne peuvent ainsi fournir d'indice utile pour la prononciation. Ce

----

1) T'P., XXVII,28.

2) Ibid., 50-51.

qui fait que les transcriptions de J.Berezin et de I.J.Schmidt, reproduites selon ces textes, ne peuvent être prises comme décisives.

Ce qui paraît en tous cas certain, c'est que nous n'avons jusqu'à ce jour, pour mo. beki, qu'une seule source sûre, l'histoire secrète des Mongols [1]), mais nous n'avons pas le droit de passer sous silence le Yuan che, comme l'ont fait Palladius et Vladimircov. Il s'en suit que la conception de Vladimircov, que dans le mo. beki, "prince", l'on puisse voir le vocable mongol. beki, "fort", semble prématurée. Il faudrait commencer par étudier le rapport qui existe entre les formes que présentent les deux sources chinoises et, ensuite, s'assurer si beki, "prince", ne se serait pas développé de begi, et non inversement, comme le prétendait Vladimircov. Sans doute, il est regrettable que l'article projeté par ce dernier, sur la sonorisation des consonnes sourdes, [2]) n'ait pas paru de son vivant; mais c'est là un phénomène bien connu dans l'histoire de la langue mongole, et dont l'existence ne suffit pas pour préjuger la direction du développement de beki > "begi.

L'Histoire secrète, qui donne beki, a justement une tendance évidente à négliger la sonorité. Même dans les citations peu nombreuses que M.Pelliot en rapporte, dans un seul de ses articles, sur le "Turkestan" de Barthold, [3]) nous avons quelques exemples de consonnes sourdes au lieu de consonnes sonores : ǯölkä (p.20), nonqasun (24), turqa'ut (29), ǯarqu, čaqa'an, bołtuqai (40), torqan (52).

Ceci peut nous faire douter, si la transcription beki, au lieu de begi, ne résulterait pas de cette tendance, et s'il ne serait pas plus simple

----

1) M.Pelliot, il est vrai, en refère généralement aux"transcriptions chinoises", mais il ne nomme que l'histoire secrète des Mongols.
2) CRAS-B, 1930, 165, n.9.
3) T'P. XVII, 12-56.

de ne point tenir compte de la forme beki, pour ne pas compliquer la question. Il ne resterait, en ce cas, que la seule forme begi pour désigner, non seulement les princesses, mais aussi les princes, et cela serait conforme à ce qui existe dans les autres idiomes: turc, tongous, jučen, mandchou et si-hia.

6. Ce qui contribue à compliquer la question des titres princiers, ce sont les désinences qui viennent s'y ajouter dans les différents idiomes :

a) turc 0, mo. -i , jučen tong. -in
bäg begi bögin.

M.Pelliot avance que le mo. begi est "que le"turc bägi, c'est-à-dire bäg avec le suffixe possessif -i de la 3-ème personne, emprunté sous forme fixe en mongol". Pour le prouver, il rapporte trois vocables turcs, entrés dans la langue courante avec le suffixe possessif -im de la première personne, dont begum usité dans l'Inde; [1] il faut aussi y ajouter les čag.bägim et bikim, cités ci-dessus.

Vladimircov, par contre, ne voit ici point de suffixe. Il en refère en même temps aux „données du monde linguistique mongol", mais sans les préciser. [2] Il faut croire qu'il fait entrer les mots, turc bäg et mo.begi, dans le groupe des mots turco-mongols qui possèdent à la fin, dans la variante mongole, une voyelle absente dans la variante turque. Vladimircov, [3] ainsi que M. Poppe [4], tiennent la variante mongole pour plus archaïque, ce qui obligerait à reconnaître la forme begi pour la plus ancienne et à en faire descendre, non seu-

---

1) T'P.,XXVII, 50.
2) CRAS-B, 1930, 166.
3) Mong.gramm. 324.
4) Bull.Ac.Sc.Russie, 1925, 122.

lement la variante turque, mais toutes les autres. Mais la question générale n'est pas encore résolue et cela ne permet pas d'exclure l'hypothèse de M.Pelliot. Cette question exige d'être spécialement étudiée sur un plus vaste terrain.

Pour le moment, nous ne pouvons que noter, à titre de matériaux, les deux faits suivants :

D'une part, à côté du turc bag ‖ mo.begi ‖ jučen, bögin, "prince", existent le turc bak ‖ mo. beki, ma. beki, "fort", ce qui semble contredire l'hypothèse de M.Pelliot, le suffixe possessif ne se laissant pas découvrir dans beki, "fort".

D'autre part, les Tatares de Crimée appellent, jusqu'à présent, xani (~ xanij) les épouses de leurs mourzas et des bii, xanïm - les femmes non-mariées de leur lignée, comme me le communique S.Exc.S.Szapszał, Hakhan des Karaïtes polonais.

De plus, dans les livres de Kadi-esker, qui faisaient partie autrefois des archives officielles du Khanat de Crimée et passèrent ensuite à la Bibliothèque publique de Pétersbourg [1], M.Szapszał, qui eut l'occasion de les parcourir, put constater que le titre de xani servait autrefois aux filles du Khan (par ex. la fille du Khan Gazi Girei s'appelait Melek Sułtan xani [2]). On employait aussi, dans la même acception, le titre de xaniš (jusqu'à ce jour, un des villages de Crimée porte le nom de Xaniš-Köi [3]). Par contre, les femmes du

----

1) Quant à ces livres, voy. Myśl Karaimska, II, zesz. 1. (Wilno, 1929), 14.
2) Ibid, 15.
3) Selon Radloff, Wb., le titre de xaniš est aussi connu des autres tribus turques.

Khan, qui ne descendaient pas de lignée de Khans, portaient le titre de bikä, bikäč ou bikäš.

Nous voyons ainsi que les suffixes -i et -m, que nous avons déjà vus dans bägi et bägim, s'appliquaient également au titre de xan, avec des acceptions diverses.

b) Dans les titres turcs, l'on trouve les suffixes: -kä (|| -gä, -kim), -cä, -käč, qui paraissent désigner les femmes. Ceci donne lieu à se demander, s'il existe, généralement parlant, en langue turque, des suffixes employés pour former, d'après les noms masculins ou des mots neutres, des noms féminins.

Cette question a éveillé l'attention des investigateurs de l'idiome des Karaites, J.Grzegorzewski, ainsi que MM.T.Kowalski [1] et A.Zajączkowski [2], qui y constatèrent la présence des suffixes -ka (-ga) et ča, ayant justement cette signification. Dans un travail tout récemment publié [3], M.Zajączkowski énumère 15 mots karaites, un krm.-kar. et un gagauz, avec le suffixe -ča, dont un mot karaite qost, ajoute à Troki le suffixe -ča et à Halicz, -ka. Ces suffixes passent pour un emprunt aux langues slaves voisines, mais c'est là une opinion difficile à admettre sans réserve.

Les suffixes karaites -ka et -ča doivent avoir leurs équivalents dans les mots rapportés ci-dessus, dérivés de bäg et constatés dans divers dialectes, où les influences slaves ne peuvent guère être prises en compte. Ensuite, selon toute vraisemblance, le suffixe -ka est apparenté au suffixe -qan ~ -ken qui possède,

----

1) Teksty Karaimskie, XXXIII-XXXIV;
2) Krótki wykład gramatyki języka zachodnio-karaimskiego (Łuck, 1931), 13 (§ 15).
3) Sufiksy imienne i czasownikowe w języku zachodnio-karaimskim (Mémoires Comm.Orient. PAU, Nr.15, Kraków, 1932), 35-36.

dans les langues altaiques, une signification fondamentale, dimunitive ou caressante, mais qui dans certains cas, paraît s'appliquer au genre féminin. En voici des exemples : orkh. täŋrikän, "Impératrice, Empereur", du vocable täŋri, "ciel, divinité céleste"; mo. keüken, "prince, jeune fille", de *keü, "fils"; nojaxan, "femme du prince", de nojan, "prince". Cette signification spéciale du suffixe -gan, en langue mongole, a été signalée par Vladimircov, dès 1925. [1]

Cela donne l'impression que c'est de suffixes turcs, ou plutôt altaiques, qu'il s'agit ici, auxquels ont seulement manqué, dans les idiomes altaiques, les conditions favorables pour leur permettre de se développer en désinences du genre féminin, par suite de quoi ils ne se seraient qu'exceptionnellement maintenus. La langue karaite seule ferait exception et les suffixes en question y seraient effectivement restés, grâce au contact des influences slaves.

c) Le suffixe mongol -ǯi désigne aussi les femmes ("princesse").

Vladimircov suppose que c'est là le suffixe mongol déformé du genre féminin, -ǯin. [2] A son point de vue, cependant, l'addition d'un pareil suffixe au mot begi soit bege "princesse", ne se laisse guère comprendre, ces formes désignant déjà par elles-mêmes des personnes du genre féminin. L'addition du suffixe -ǯi indiquerait plutôt que le mot désignait, dans son sens primitif, avant tout, des êtres masculin.

d) Jučen, ma. -le et ma. -se, forment les titres masculins.

Dans les mots bögile, bejle et bejse, M. Schmidt

----

1) CRAS-B, 1925, 33-34.

2) L.c. 1930, 167.

considère -le et -se, comme suffixes, mais se tait sur leur origine et leur signification.

7. Laissant de côté les terminaisons indiquées sous la lettre a), l'on peut partager les suivantes en deux groupes.

Les désinences turques et mongoles, ajoutées au mot bäg et à ses dérivés, servent à désigner des femmes, mariées ou non. Les suffixes de ce genre sont familiers à la langue mongole. Schott [1]) en parle déjà dans ses études, et l'on s'en est occupé dans divers travaux de grammaire. Vladimircov [2]) leur consacra, il n'y a pas longtemps, un article spécial. M. Pelliot [3]) enfin, a annoncé qu'il s'en occuperait. Tous ces travaux s'accordent à confirmer que, pour désigner le genre féminin, les Mongols possèdent trois suffixes, assez rapprochés : -kči(n), -či(n) et -ǯi(n), -n s'ajoutant, lorsque le mot est employé comme substantif indépendant.

Dans la langue turque, ce problème n'a été encore que peu examiné. On n'y a dégagé, jusqu'à présent, que les deux suffixes simples : -qa et -ča, et un suffixe -käč qui semble être composé de ceux-là, (kä + čä). Le premier semble se rattacher au suffixe, diminutif caressant, bien connu des langues mongoles et tongouses : -qan, et il n'a pas dû avoir pour but, primitivement, de marquer le genre féminin.

L'origine de -ča n'est pas claire. L'on peut cependant se demander s'il ne possède pas de rapport avec les terminaisons ča ~ ǯa, či ~ ǯi, ču ~ ǯu, que l'on trouve dans les noms de parenté altaïques. M. Bang 4) a pu réunir un assez grand nombre de noms

----

1) Altaische Studien, V.

2) CRAS-B, 1925, 31-34.

3) T'P., XXVIII, 171

4) Túrán, 1918, 436-437.

turcs pareils; ajoutons-y, à titre d'exemple, les noms mongols : egeči "soeur ainée" et naγaču, "parents du côté de la mère". Parmi ces noms il y en a, comme le remarque avec raison M.Bang, qui n'indiquent que le degré ou le caractère de parenté, indépendamment du sexe; il n'en est pas moins intéressant de noter que, malgré cela, la moitié des mots cités par M.Bang, avec la terminaison ča~ǯa, désignent des femmes. Les suffixes qui primitivement servaient à marquer le nom de parenté , pouvaient être également employés à nommer différentes classes en groupes sociaux. Ainsi, en mongol, nous avons qaraču, en turc qamču [1]. Les suffixes qui nous intéressent : mo.-ǯi et turc -ča, pourraient s'expliquer d'une façon analogue. Quoiqu'il en soit, en voici,qui avancent parallèlement côte à côte: mo. begiǯi ~ bejiǯi et turc bijčä ~ bičä. Vladimircov rapporte encore les formes bigijǯi et bijǯi, dignes d'attention, qu'il considère, peut-être injustement, comme résultant d'une déformation. [2]

Le suffixe -qan a peut-être subi une évolution sémantique analogue. M.Ramstedt a relevé depuis peu l'existence d'un groupe de mots,formés avec des substantifs, de genre masculin, à l'aide de ce suffixe; ces noms servent à désigner aussi bien l'homme que la femme, comme l'on dirait un groupe social, et il cite les trois mots rapportés ci-dessus : täpriken, keüken et nojaxan. [3] Seulement, il est à regretter que nous n'en possédions que peu d'exemples, et que ceux-là même ne soient pas très sûrs : ainsi les dictionnaires ne connaissent nojaxan, que dans le sens de "princesse".

C'est ici encore le lieu de rappeler que, conformément à nos suppositions, begi pouvait désigner aussi bien la princesse que le prince.

----

1) Vladimircov dans CRAS-B, 1929, 289-290.

2) CRAS-B, 1930, 166-167.

3) Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, XXVII, 241.

Ainsi nous voyons que les suffixes -ga et -ča sont, selon toute vraisemblance, altaïques d'origine, sans qu'il soit toutefois certain qu'ils aient servi dès le début à marquer le genre féminin. Il n'en est pas moins hors de doute, que l'évolution de leur signification n'ait graduellement abouti à ce que, à un certain moment et dans un certain ordre d'idées, la tendance ne se soit manifestée de les utiliser précisément à cet effet. Cette tendance ne s'est pas généralement soutenue et, en dehors de la langue karaite, il n'en reste que fort peu de traces.

Restent les suffixes, ou plutôt le suffixe mongol (γ)-čin ~ ǯin. Celui-ci a pu posséder depuis longtemps sa signification spéciale et jouir d'une plus vaste expansion. A ce point de vue, arrêtons-nous un instant auprès d'un autre groupe de titres, rapportés par F.W.K.Müller [1]:

qaγan	(turc	qaγatun
		qatïn
qan	) mo.	xatun

Ici paraît se détacher un suffixe de genre féminin: -tun ~ tïn. Sur le terrain mongol, -tïn a dû produire -čin, que nous rencontrons justement dans la langue mongole, où il prend un usage assez répandu. La forme tun ~ tïn ne fut-elle donc pas, primitivement, la marque distinctive générale du genre féminin, dans les langues altaïques? En ce cas, en turc, ce suffixe se serait atrophié de bonne heure ; -qa et -ča auraient essayé de le remplacer, mais sans guère plus de succès.

8. Le second groupe de suffixes consiste en : mo. -le et -se. Ils ne peuvent pas être insérés dans le groupe précédent, car ils servent à former des

---

1) Festschrift T.Hirth, 313-314.

titres masculins, et doivent ainsi posséder un autre sens propre. A cet egard, les titres jučen de bögin et bögile sont dignes d'attention. Palladius prétend, comme nous l'avons déjà vu, que le premier désigne un degré inférieur de gens privilégiés, et le second, pourvu du suffixe suplémentaire -le, un degré supérieur. Ne serait-ce pas que -le indiquerait le nombre pluriel, fréquemment employé par rapport aux personnes qui occupent précisément une situation élevée? On pourrait songer, dans ce cas, soit au suffixe tongous -l, soit encore au turc -lar, qui auraient eu à subir une certaine transformation, en idiome jučen, ou bien une déformation, en transcription chinoise ?

Le jučen bögile a pu donner en mandchou bejle, comme le supposait déjà Vasiljev, et comme l'approuvent aujourd'hui MM. Schmidt et Pelliot. Mais il n'est pas impossible que les prédécesseurs des Mandchous n'aient emprunté directement aux Turcs le mot bejler, sous la forme bejle. Dans quel cas le mot mandchou bejse, qui apparaît, à ce que nous savons, plus tard que bejle (vers la moitié du XVIIe s.) nous ferait voir également une désinence du pluriel, mais déjà mandchoue : -se. Au début, les deux formes synonymes bejle et bejse pouvaient servir parallelement, quittes à se différencier plus tard, lors de la création, par les Mandchous, d'un système de titres princiers.

9. Pour résumer l'argumentation ci-dessus, nous devons bien reconnaître que la question de l'étymologie des titres qui nous préoccupent, demande encore des recherches supplémentaires. Mais il est, semble-t-il, possible d'affirmer dès à présent, que nous avons affaire, en réalité, à quatre titres fondamentaux: turc. bäg, mo. begi, jučen bögin et ma. bejle, qui demeurent entre eux dans un étroit rapport étymologique. Tous, ils ont vraisemblablement, un ancêtre commun, dans le titre chinois po < pak; mais il est difficile de supposer (quoique, en théorie, ce ne soit pas im-

possible que les divers groupes ethniques fussent de venus, indépendamment les uns des autres, les 'débiteurs des Chinois sur ce point. Les premiers qui commencèrent à se servir du titre chinois furent probablement les Turcs, chez lesquels il s'est enraciné le plus profondément et s'est propagé le plus au loin. Et ce fut justement par l'intermédiaire des Turcs, seuls ou bien avec la participation des Mongols, que ce titre pénétra chez de nombreuses populations asiatiques, chez lesquelles il put évoluer ensuite de façon tout à fait indépendante. Les Mongols s'en servirent jusqu'à l'époque, plus ou moins, de leur grande expansion au XIII[e] s., alors qu'ils en adoptèrent un autre : <u>nojan</u>, probablement aussi d'origine chinoise. [1])

----

1) Ramstedt, KSz, XVI, 77 ; Vladimircov, Gramm.305; M.Pelliot (T'P., XXVIII, 117) ne voit pas que rien appuie une pareille étymologie, mais nous n'en possédons pas d'autre.

IN MEMORIAM.

Les années 1930-31 demeureront voilées d'un crêpe de deuil dans l'histoire des études altaïques.

Au printemps 1930, à de courts intervalles, se sont éteints, l'un après l'autre, en Allemagne : J. Marquart (Markwardt), F.W.K.Müller et A.von Le Coq. Un historien et deux philologues

Le monde savant n'était pas encore consolé de ces pertes réitérées, lorsque se répandit la nouvelle du décès de l'historien W.Barthold, mort en automne à Leningrad.

Et voilà que la fin de l'été de 1931 nous a apporté encore un deuil : B.Vladimircov est mort! La Russie a perdu en lui un philologue-linguiste.

Tandis que parmi les orientalistes, les quatre premiers ne consacraient qu'une partie de leur savant travail à l'étude des peuples altaïques, Vladimircov fut un altaïste complet, et sa disparition sera ressentie bien au-delà des frontières de son pays natal. Agé de 47 ans à peine, il semblait être dans la plénitude de ses forces. Dès le début de sa carrière scientifique, il s'est toujours distingué par une connaissance approfondie et infaillible de son sujet, par une vaste érudition, une modestie touchante et une obligeance infatigable.

Personnellement, je me suis trouvé uni aux représentants de la science russe par les liens d'une longue collaboration, en des temps meilleurs et pires. Je tenais en haute estime leurs qualités, tant d'hommes que de savants, et ce ne fut pas sans regret que je pris congé d'eux, il y a huit ans, pour me rendre dans mon propre pays, en Pologne. Vladimircov surtout

me tenait de près, mon élève et ami très cher, avec qui nous discutions ensemble nos travaux et en projetions de nouveaux, entre les murs de l'Université de Pétersbourg, du Musée Asiatique, ou de l'Institut des langues orientales vivantes. Ensuite, une correspondance animée continua de témoigner de nos rapports sincères et inaltérables. Dans les dernières années une force majeure mit fin à l'échange de nos lettres. Mais nous nous communiquions nos travaux, et les brèves dédicaces inscrites en tête de ceux de Vladimircov me prouvaient que, malgré le temps et la distance, son amitié me demeurait fidèle. Aussi la catastrophe de cette mort inattendue m'en a-t-elle été d'autant plus douloureuse.

Ces cinq savants, allemands et russes, si tragiquement disparus en quelques mois, ont su jeter un faisceau de lumière sur l'étude des langues et de l'histoire des peuples altaiques. Rendons à leur mémoire un hommage ému.

W.K.

Wilno, Janvier 1932.

Wykonano na Powielaczu RoNeO
w Biurze Tow.Przem.Handl.Block-Brun,S.A.
Wilno, ul. Mickiewicza 31

C O L L E C T A N E A

C O L L E C T A N E A   O R I E N T A L I A

tworzą luźną serję polskich prac z zakresu orjentalistyki, które dla braku miejsca, trudności technicznych lub innych przyczyn nie mogły, w obecnych warunkach, wejść w skład stałych polskich wydawnictw orjentalistycznych, jakiemi są:

1/ "Rocznik Orjentalistyczny", wydawany we Lwowie przez Polskie Towarzystwo Orjentalistyczne, i

2/ "Prace Komisji Orjentalistycznej Polskiej Akadamji Umiejętności", wychodzące w Krakowie.

"Collectanea" ukazywać się będą w szczupłej ilości egzemplarzy. Wybór terminu, miejsca i sposobu wydania poszczególnych zeszytów będzie zależeć od okoliczności.

Informacyj udziela prof. Władysław Kotwicz /Lwów, Marszałkowska 1/.

Les COLLECTANEA ORIENTALIA forment une serię de travaux detaches, qui par suite des difficultés d'ordre technique et autres ne peuvent trouver place dans les publications periodiques polonaises.

Les "Collectanea" ne sont tirés qu'à un nombre restreint d'exemplaires. Le choix de la date, du lieu et de la forme exterieure de la publication dependront des circonstances.

Les lecteurs voudront bien excuser les imperfections techniques qu'ils trouveront dans les premiers fascicules.